

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRIONS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont envoyés à Roubaix, au bureau du journal...

Les abonnements les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A Roubaix, aux bureaux du journal...

ROUBAIX, LE 12 FÉVRIER 1883 LES CONSÉQUENCES D'UNE FOLIE

La Chambre et le Gouvernement ont la monomanie de la persécution. Et comme la folie est contagieuse, elle menace déjà le Sénat.

Voilà l'œuvre de la diplomatie radicale.

Au lieu d'ajourner les questions irritantes, de s'occuper de notre relèvement intérieur d'abord, de notre influence extérieure ensuite, le Gouvernement, délogé, mutilé, sans autorité, sans force, sans unité, présidé par un ministre impotent, demande des lois de proscription, contre des citoyens dont le seul crime est d'avoir du sang royal dans les veines.

LE PROJET WADDINGTON

On lit dans le Soleil: Le Sénat, nous le craignons, va suivre le conseil que les journaux de gauche lui ont donné.

La Chambre renverra au Sénat un nouveau projet.

La question restera pendante; la question trahira; la question s'éternisera. En repoussant au contraire tous les projets, tous les contre-projets, tous les amendements, en refusant purement et simplement de passer à la discussion des articles, le Sénat éviterait bien des embarras, bien des difficultés, bien des dangers.

IMPRESSIONS DE L'EXTÉRIEUR

Ce qui caractérise l'état d'esprit de la Chambre des députés, c'est le mépris profond qu'elle semble affecter quant aux sentiments que ses extravagances inspirent à l'Europe.

Le dossier Thibaudin

Voici la traduction, d'après les journaux allemands, des pièces officielles concernant le Thibaudin, comme on dit de l'autre côté du Rhin: Mandat d'arrêt (Steckbrief). — Le colonel français prisonnier de guerre Thibaudin, du 67^e régiment de ligne, né à Moulins en Gilbert (sic) s'est enfui d'ici secrètement, à la suite de la violation de sa parole d'honneur.

UN MINISTRE BIEN INFORMÉ

Ph. de Grandlieu, rédacteur du Figaro, vient d'adresser la lettre suivante à M. Deves, garde des sceaux: Monsieur le ministre, Je viens de lire au Journal officiel le texte du discours éloquent que, pour établir la réalité de la grande conspiration monarchique, vous citez dans votre discours du 17 octobre dernier, intitulé les Deux Sacraments, où le ministre d'alors (je ne sais plus lequel), n'a vu la révélation d'un complot, et où il ne fallait pas moins que l'attestation actuelle pour découvrir la preuve d'une machination.

Le prince de Joinville en 1870

Voici un extrait de l'ouvrage du général Chanzy: La seconde armée de la Loire, qui paraîtra tout à fait de circonstance. C'est le passage où le général parle de la présence du prince de Joinville à cette armée. On y verra que M. Gambetta était du parti des proscripteurs et que s'il trouvait digne, honorable, française la conduite de Chanzy, il se gardait bien de l'imiter.

Pauvre Fille

Hippolyte AUDEVAL XIX Melun: Trois minutes d'arrêt (SUITE) Pierlaud remit les deux billets de banque dans sa poche. — Je n'aime pas qu'on me fasse la loi, dit-il froidement. Vous êtes oisif, soit, mais cette oisiveté vous est payée, cent en quatre francs par mois. Vous avez travaillé, comme charpentier, à dix francs par jour, et j'ai soldé votre compte tel que vous me l'avez présenté. Quant aux deux billets de banque, je les distribue de mon plein gré, sans que personne y ait droit. Quant à ces deux mille francs, je ne vous en aurais jamais rappelés. Mais je n'aime pas les exigences, je n'aime pas qu'on me fasse la loi.

XX Les aveux

Les événements étaient en effet précipités avec une rapidité à l'hôtel d'Amblemont. La marquise, d'abord, eut un entretien avec son fils, lui sujet d'un propos qui avait tenu au bal et dont les conséquences avaient été fort importantes. — Lucien, lui dit-elle, je devrais te gronder. Tu as fait l'autre soir une mauvaise plaisanterie, un mensonge, disons le mot, qui m'étonne de ta part et qui m'a attiré quelques désagréments. Cependant, il y a dans les fausses confidences que tu t'es avisé de faire, un côté sérieux sur lequel nous reviendrons. Tu occupes de Fernande, tu t'intéresses à elle. Je suis bien aise, moi qui t'avais reproché d'être à peine poli pour elle. Mais pourquoi as-tu été dire à cinq ou six jeunes gens, sous le sceau du secret, qu'elle a quatre cent mille francs? — Lucien se mit à rire. — Mlle Fernande ne dansait pas, répondit-il; personne ne l'invitait. J'ai pu pour elle, qu'elle ne s'envenimait. La marquise ne put s'empêcher de rire aussi. — Ton moyen est excellent, reprit-elle, et tu as atteint ton but d'une façon admirable. Seulement, tu es cause que j'ai eu quatre demandes de mariage. — Lucien roula. — Se marier! elle! murmura-t-il. Puis se remettant: — Et qu'aurait-elle répondu, Fernande? — Et elle accepterait-elle une de ces demandes? — Je ne les lui ai pas communiquées, mon fils. — Ah!

XXI

Et, dévoré d'impatience, il attendit d'autres nouvelles. — Oh! vous la reverrez, répondit-il, et ce sera pour toujours! Il retourna à Paris, oubliant fraude et fraudeur, et il apprit que Mlle Juliette, d'après son invitation transmise par François, était déjà venue pour le voir. Elle revint le surlendemain et lui annonça de graves événements. Lucien d'Amblemont avait rompu son mariage avec Christine de Brussol. Il aimait Fernande... il allait l'épouser! Pierlaud, ou plutôt le comte Hervé de Brean, demeura foudroyé par cette nouvelle. Il n'y pouvait pas croire. Il lui sembla d'abord que la femme de chambre, par d'invisibles similitudes imaginaires, cherchait tout simplement à gagner l'argent qu'il lui prodiguait. Mais elle affirma. Elle avait entendu. Elle était certaine de ce qu'elle disait. Des qu'elle fut partie, Hervé se disposa à un duel. — Je demandais un prétexte pour me battre avec le marquis d'Amblemont, se dit-il, il est trouvé: nous aimons la même femme. Mais, dans la matinée suivante, il reçut une lettre ainsi conçue: 'Tout est rompu. La demoiselle blonde part. Vous saurez nécessairement où elle va, car je le saurai.' Très étonné de toutes ces nouvelles importantes et si contradictoires, Hervé retourna à ses projets de duel. Fernande allait partir. Tant mieux! Quelle que fut sa résidence, elle y serait bien moins protégée qu'à l'hôtel d'Amblemont. — Mais que se passe-t-il donc? se demanda Hervé.

XXII

— On les a retirées. — Pour quelle raison? — Mais pour une raison bien simple, c'est que j'ai dû avouer qu'il y a erreur, et que Fernande n'a aucune fortune. — Et les prétendants se sont désistés? — A l'unanimité. Lucien essaya encore de rire, puis, tout à coup: — Oh! quelle vilénie! quelle indignité! s'écria-t-il. Oh! les pieds plats! les laches les cupidités! Une jeune fille de l'argent, assis dix jeunes hommes s'élançant pour obtenir sa main. Elle n'en a pas, on l'abandonne, on se l'engage même pas à danser de peur de se compromettre! Fût-elle belle à miracle, cela ne lui sert à rien. Fût-elle douce et bonne entre toutes, n'importe! Elle n'a pas de l'argent, et on s'éloigne d'elle comme d'une pestiférée. Coste odieux! ma mère, c'est honteux! — Je ne lui ai jamais vu ainsi, pensa la marquise en le regardant. Elle ajouta: — Tu ne te rends pas compte, Lucien, des exigences que comporte une maison, un ménage. En tout autre moment, tu serais peut-être le premier à blâmer un jeune homme qui chercherait à se créer une famille, sans savoir comment subvenir aux charges qui en résultent. Il y a bien souvent des douleurs cachées dans certaines situations, mon fils, et si on y regardait de près, l'abstention de beaucoup de jeunes gens qui ne se marient pas, serait plus à plaindre qu'à critiquer. — Je le sais, ma mère. Le monde a ses lois, ses usages. Le monde admire pourtant quelquefois celui qui les brave et les foule aux pieds. Entre tous ces prétendants de Mlle Fernande, on admet très bien que la plupart aient reculé devant sa pauvreté. Mais il y aurait quelque chose de consolant, de sain au cœur et à l'esprit si un au moins, un seul, eût dit: Elle est sans fortune, cela m'est égal; je l'aime et je l'épouse. — Tu tiens donc bien à marier Fernande? — Moi!... Ah! je dit cela? La marquise poursuivait une idée. Elle se fit pas attention à l'exclamation de Lucien et ajouta: — Sais-tu une chose, mon fils? C'est que ton propos n'est pas un peu considéré du bal m'a fait faire bien des réflexions. J'ai été sur le point de ne pas te démentir et de répondre: Puisque mon fils vous a annoncé de la fortune, il y en aura. Seulement, quatre cent mille francs, c'est trop. Et, d'ailleurs, ce qui m'appartient l'appartient à elle; je ne veux rien faire sans te consulter. — Expliquez-vous, ma mère. Vous avez d'avance mon assentiment pour tout ce que vous ferez. — Nous sommes riches, Lucien. Nous nous intéressons à Fernande. Nous pourrions la doter... — Oh! oui, ma mère... oui! — Une soixantaine de mille francs lui ferait tout un mari fort convenable, qu'elle ne rencontrerait pas sans cela. Lucien embrassa sa mère avec effusion. — Donnez cent mille francs, s'écria-t-il, donnez ce que vous voudrez, ma mère, et que Mlle Fernande soit heureuse! Elle épousera, non un de ces culstres qui l'ont demandée et refusée ensuite parce qu'elle ne possédait rien, mais un jeune homme digne d'elle, qui saura l'apprécier, qu'elle aura pu de son côté connaître, estimer, aimer. Oui, vous avez raison. Voilà ce qu'il faut faire. Que Mlle Fernande soit heureuse, ma mère... qu'elle soit heureuse! Lucien avait prononcé ces mots avec véhémence. Puis tout son cœur se révolta. Ne pouvant plus se contenir, Lucien laissa échapper un sanglot étouffé et cacha son visage dans ses mains.